ÉCOLOGIE-TRADUCTION, ALLER-RETOUR

Fabio REGATTIN[1]

Ce dossier thématique d'*Atelier de traduction* propose de croiser deux concepts apparemment assez éloignés, la traduction d'un côté et l'écologie de l'autre. Si la polysémie du premier terme a été depuis longtemps soulignée dans la littérature traductologique, le deuxième semble également se prêter à confusion, puisque, s'il définit à l'origine la science qui étudie les relations entre les êtres vivants et leur milieu (« écologie scientifique »), il est de plus en plus utilisé pour désigner les différents mouvements qui insistent sur l'importance de la protection de l'environnement (« écologie politique »).

Partons de la deuxième acception : face à des dérèglements climatiques de plus en plus visibles, de plus en plus violents, et dont l'origine anthropique est désormais incontestable, le discours écologique prend une ampleur croissante, aussi bien dans des espaces physiques que sur la Toile – une visibilité accrue qui entraîne dans son sillon un risque de polarisation de l'opinion publique (climatoscepticisme, souverainisme environnemental de certains leaders politiques…). Une prise de position indispensable à ce sujet nous vient, dans le domaine de la traductologie, d'un livre récent de Michael Cronin (2017), où le chercheur irlandais introduit le terme « eco-translation » en référence à « toute forme de traduction qui ferait face de façon délibérée aux défis liés aux changements écologiques d'origine anthropique ».[2] La traductologie et la traduction ont en effet un rôle important à jouer dans le discours environnementaliste ; leur action peut prendre la forme aussi bien de l'analyse de pratiques discursives et traductives appartenant au domaine écologique, que de l'exemple – celui du parcours d'un traducteur, d'une traductrice, qui ferait du respect de l'environnement un des piliers de son activité. Trois contributions recueillies dans ce dossier approchent l'écologie suivant l'un de ces deux axes.

Dans le premier article (*La reformulation des savoirs écologiques dans des documentaires pour la jeunesse : enjeux argumentatifs et communicationnels*), Mirella Piacentini adopte la première perspective, se penchant sur les changements qu'un livre-documentaire pour la jeunesse – visant à former de jeunes citoyens éco-responsables – subit dans le passage à sa version simplifiée, pensée pour un public en plus bas âge. La démarche que l'auteur du livre adopte en vue de la production de la version simplifiée s'apparente à celle du traducteur, qui agit sur sa 'source' après avoir identifié une dominante. En l'occurrence, les stratégies de reformulation adoptées montrent que cette

[1] Dipartimento DILL, Università degli Studi di Udine, Italie, fabio.regattin@uniud.it.

[2] « All forms of translation thinking and practice that knowingly engage with the challenges of human-induced environmental change » (Cronin, 2017 : 2).

BDD-A32393 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:16 UTC)

dominante est à situer dans les aspects politiques et sociaux de la notion d'écologie, plutôt que dans sa dimension scientifique.

La deuxième contribution (*« De là il faut apprendre à redescendre » : la poésie de Leonardo Fróes entre écologie et traduction*, par Caroline Pessoa Micaelia et Henrique Provinzano Amaral) présente la trajectoire d'un homme de lettres où l'écriture se mêle à la traduction et à un mode de vie façonné par la pensée écologique. Le parcours décrit est celui du brésilien Leonardo Fróes (1941-). Par la traduction française de quelques-uns de ses poèmes, les lecteurs seront amenés à découvrir l'espace géographique, temporel, poétique et traductif de sa trajectoire ; ils pourront également constater comment cet auteur semble mettre en scène une sorte d'« esthétique de la terre » glissantienne, nous apprenant en même temps le rôle que jouent la poésie et la traduction dans la possibilité d'un monde à venir.

En tant que traducteur, Fróes pourrait être un exemple pour ses – pour nos – consœurs et confrères. Malheureusement, son choix d'une vie plus simple n'est pas forcément reproductible par le plus grand nombre ; la plupart des traductrices et des traducteurs baignent nécessairement, en effet, dans le monde contemporain, avec toutes ses contradictions. Par rapport à d'autres activités, bien plus polluantes, la traduction est certes une pratique à faible impact ; ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse pas s'améliorer. Dans le troisième article (*Quand les traducteurs se mettent au vert*), Pierre Jeanson, traducteur indépendant, présente quelques bonnes pratiques que certains professionnels appliquent déjà à leurs routines de travail : réduction de l'empreinte carbone sur la Toile et lors des déplacements, gestion responsable des déchets, commerce équitable, mécénat de compétences… Nous apprenons ainsi que le concept de responsabilité sociale peut être appliqué à l'échelle des entreprises individuelles aussi.

Au-delà de l'écologie « politique », la traduction peut également être approchée, de façon plus métaphorique, à partir d'une vision plus proche de la première acception du mot 'écologie' ; il devient alors possible de considérer les cultures comme des écosystèmes, et leurs produits à l'instar d'êtres vivants se développant, et survivant, dans un environnement donné.

C'est encore Michael Cronin qui, dans un ouvrage moins récent, parlait par exemple de « translation ecology » en faisant référence à la menace de disparition à laquelle sont confrontées des langues mineures et au rôle que la traduction pourrait jouer dans leur survie (Cronin, 2003 : 165-172). Des visions proches de celle-ci informent une large panoplie de théories qui, reprenant à leur compte des concepts développés en biologie, tracent des parallèles entre le monde vivant et la culture. Quelques-unes de celles-ci ont été importées de façon plus ou moins accomplie en traductologie aussi : c'est ce qui est arrivé à la mémétique (Vermeer, 1997 ; Chesterman, 2016), à l'Éco-traductologie (Hu, 2003), au darwinisme culturel (Regattin, 2018). Toutes ces approches partagent un point commun : elles considèrent que les objets culturels « évoluent », au sens darwinien du terme, de façon semblable aux êtres vivants, étant soumis eux aussi à une forme de sélection naturelle.

BDD-A32393 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:16 UTC)

D'autres approches offrent une vision « interne », *physiologique* pourrait-on dire, de cette même métaphore : elles ne se concentrent pas sur la « lutte pour la survie » entre différents faits culturels, mais sur le développement interne de ces mêmes faits. On peut penser à l'usage que Sergey Tyulenev (2012) fait de la sociologie de Niklas Luhmann, ou à l'approche « bio-sémiotique » de Kalevi Kull (2000) ou de Kobus Marais (2019), sans oublier pour autant une notion désormais classique comme celle de « sémiosphère » (Lotman, 1999). Ce genre d'approches invite à poser une question qui n'a reçu, pour l'instant, que de rares réponses : quel est le rôle joué par la traduction dans tous ces systèmes en évolution ?

Le quatrième article fait en quelque sorte le lien entre le premier type d'approches et cette deuxième perspective. Michael Cronin propose, parmi les différentes manières par lesquelles la traduction peut prendre en compte les questions environnementales, un *ralentissement* de l'activité traduisante ; il évoque, dans ce contexte, l'idée d'un « slow language movement » (2017 : 57-64). Il est également possible de penser, dans la même veine, à des formes de traduction activiste (Tymoczko, 2010 ; Carcelén-Estrada, 2018). Tout cela, et bien plus, est pris en compte dans la contribution de Raúl Ernesto Colón Rodríguez, *Traduction lente et pensée complexe dans des sociétés hypercomplexes* ; l'auteur commence par une histoire de la pensée complexe (Morin, 2008) et de ses antécédents en traductologie ; il introduit ensuite le concept de « traduction lente », en focalisant son attention sur la traduction collaborative activiste et sur le ralentissement rationnel que cette pratique peut introduire dans nos sociétés, « hypercomplexes » selon la définition de Lars Qvortrup (2003). Des exemples, tirés de mouvements tels que le « Translating the Printemps érable » canadien, sont enfin analysés dans le détail.

Si le texte ci-dessus se situe à mi-chemin entre écologie « politique » et écologie « scientifique », le cinquième article se place plus explicitement à l'intérieur du deuxième courant. Dans *L'Éco-traductologie chinoise : un engagement problématique*, Paolo Magagnin s'attaque à un courant spécifique en explorant ses présupposés idéologiques. Le courant chinois de l'Éco-traductologie considère la traduction comme faisant partie d'un réseau d'interdépendances qui peuvent être étudiées en termes écosystémiques, et se veut une théorie indigène à vocation universelle, inspirée à la fois de la pensée traditionnelle et de l'écologie contemporaine. L'article vise à tester la validité de ces affirmations, et suggère que les principes théoriques et éthiques de l'Éco-traductologie résonnent, en réalité, avec les politiques culturelles de la République populaire de Chine.

Le sixième et dernier article (Fabio Regattin, *Biologiser la traduction. Un cas d'évolution convergente : les théories « internes »*) essaie de rapprocher des théories qui impliquent une même lecture de fond des faits culturels, mais qui partent de points de vue différents. Plusieurs théories « systémiques » (de la sémiosphère de Youri Lotman au polysystème d'Itamar Even-Zohar, de la théorie des systèmes de Niklas Luhmann à la trajectoire de Kobus Marais, qui se meut entre les théories de la complexité et la biosémiotique), toutes adoptées, à un

BDD-A32393 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:16 UTC)

moment ou à un autre, par la réflexion traductologique, montrent des points de contact qui ont trop longtemps été ignorés et qui mériteraient d'être rapprochés – ce à quoi s'attèle ce dernier article.

Globalement, la vision des liens qui, à partir de ce dossier thématique, se tissent entre traduction et écologie est riche et, pour reprendre un des mots récurrents dans l'ensemble des articles, *complexe*. Aux lecteurs d'en juger.

Bibliographie

Carcelén-Estrada, Antonia (2018) : « Translation and activism », in Fernández, Fruela, et Jonathan Evans (eds.), *The Routledge Handbook of Translation and Politics*, London-New York, Routledge, pp. 253-269.

Chesterman, Andrew (2016) : *Memes of Translation* [2nd edition], Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.

Cronin, Michael (2003) : *Translation and Globalisation*, London-New York, Routledge.

Cronin, Michael (2017) : *Eco-translation. Translation and Ecology in the Age of the Anthropocene*, London-New York, Routledge.

Hu, Gengshen (2003) : « Translation as adaptation and selection », *Perspectives – Studies in Translatology,* n° 11(4), pp. 283-291.

Kull, Kalevi (2000) : « Copy versus translate, meme versus sign: development of biological textuality », *S – European Journal for Semiotic Studies,* n° 12(1), pp. 101-120.

Lotman, Youri (1999) : *La Sémiosphère* [1966], Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

Marais, Kobus (2019) : *A (Bio)Semiotic Theory of Translation. The Emergence of Socio-Cultural Reality*, London-New York, Routledge.

Morin, Edgar (2008) : *La Méthode* [six tomes en deux volumes], Paris, Seuil.

Regattin, Fabio (2018) : *Traduction et évolution culturelle*, Paris, L'Harmattan.

Tymoczko, Maria, ed. (2010) : *Translation, Resistance, Activism*, Amherst-Boston, University of Massachusetts Press.

Tyulenev, Sergey (2012) : *Applying Luhmann to Translation Studies. Translation in Society*, London-New York, Routledge.

Vermeer, Hans J. (1997) : « Translation and the 'meme' », *Target* n° 9(1), pp. 155-166.

BDD-A32393 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:16 UTC)